

Souvenirs :

EN AVRIL 1945, ON REVIENT D'ALLEMAGNE

Dès que le colonel commandant le régiment américain aperçut dans le champ de sa jumelle la forteresse de Cölditz, il jugea, en militaire orthodoxe, qu'elle commandait la défense de la vallée de la Mulda. Il pensa qu'il fallait un copieux bombardement aérien pour neutraliser les occupants et il s'apprêtait à passer une demande auprès de l'aviation lorsque, de son propre aveu, il poussa une énergique exclamation : le drapeau français flottait sur la forteresse. C'était évidemment assez inattendu mais ce colonel n'était pas au bout de ses surprises.

En avril 1945, le château fort de Cölditz avait de nombreux pensionnaires bien gardés. Un seul, professeur d'éducation physique, avait réussi à s'en évader en sautant au-dessus des barbelés. Depuis, passé le pont-levis, aucun officier n'en était ressorti. Des mines doubblaient l'important réseau de fils barbelés et les occupants vérifiaient parfois leur sensibilité en laissant tomber par "inadvertance" une poubelle qui généralement déclenchait une belle explosion.

Les plus anciens, en avril 1945, installés avec un certain confort, étaient les Anglais, dont un général bedonnant qui, curieusement, n'exerçait pas les fonctions de doyen vis-à-vis des Allemands. Un major avait officieusement une fonction importante ; celle du trafic avec les gardiens, dont nous constaterons plus tard les étonnants résultats. Parmi eux figuraient d'éminentes personnalités :

DAWICK EARL HAIG,

EARL of HOPETOWN (fils du vice-roi des Indes, actuellement gouverneur général du Canada),

Master of ELPHIMTOWN (neveu de la reine),

Viscount LASELLES, neveu du roi,

Gil ROMILLY, neveu de Churchill,

Michaël ALEXANDER, neveu du général Alexander de Hanul,

WINANT, fils de l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres.

Quelques Français faisaient "popote" avec les Britanniques, dont le commandant Puchois, fait prisonnier à Bir-Akeim, cité par 1^s général de Gaulle dans ses mémoires. Il nous fit une conférence dans un couloir, faute de mieux, et nous écoutâmes passionnément le récit de cette bataille. Nous recevions parfois la visite du capitaine Berger (camarade de M. Neuwirth) qui avait participé au raid des parachutistes sur un aérodrome en Crète. Plus de trente avions furent détruits au sol ! Prisonniers, ces héros avaient été reçus par les officiers aviateurs allemands, appréciant comme ils devaient ce fait d'armes.

Un jeune lieutenant, capturé du côté de Sienne, nous étonnait beaucoup en prédisant le succès du parti de M. Bidault... Sa tenue anglo-saxonne, son allant, nous faisait entrevoir une autre armée que celle de 1940. Enfin, un colonel américain, condamné à mort, complétait ce contingent des alliés.

Trois généraux français habitaient deux petites chambres, parmi eux le général Buisson, alerte et aimable, ancien instituteur, devenu sous-chef d'état-major de l'armée, et le général Denne.

Après l'évasion du général Giraud, ils avaient été transportés de Königstein à Cölditz mais les S.S. avaient assassiné un quatrième général sous le prétexte d'une tentative de fuite... à son âge ! Il y eut plus tard un procès à Nuremberg sur cette bien triste affaire.

Avant de parler du dernier détachement français, signalons des prisonniers dont l'héroïsme avait fait l'admiration du monde entier. C'était les derniers défenseurs de Varsovie, sauvés du massacre par un ultimatum anglais qui promettait l'exécution d'otages si ces Polonais n'étaient pas traités en prisonniers de guerre. Ils le furent. Leur chef prestigieux, le général de division KOMOROWSKI BOR se promenait chaque matin dans la petite cour au pavement en pente, un simple calot brodé sur la tête.

Voici la liste de ses compagnons :

Général de brigade PELCZYMSKI, chef d'état-major,

Général de brigade KOSSAKOWSKI,

Général de brigade SAWICKI,

Général de brigade SKOCZYNSKI,

Général de brigade CHRUSCIEL, commandant la région de Varsovie,

Colonel OSMOCKI,

Lieutenant-colonel ZDANOWICZ,

Colonel adjoint POLUBINSKI.

Colonel JANKOWSKI,

Lieutenant HERMEL.

Sous-lieutenant WOJTOWICZ,

Sous-lieutenant Dr CHORZENSKI, médecin.

L'un d'eux nous fit le récit de ses combats, d'une violence inouïe, sous les ruines, se poursuivant dans les égouts de Varsovie, Nous dûmes promettre de ne prendre aucune note, le général Bor se réservant le droit de publier ce récit après la guerre ; c'est d'ailleurs ce qu'il advint.

Il faisait partie du gouvernement polonais de Londres. On sait hélas la suite. Mais à l'époque, nous avions un de nos camarades journaliste à *'Echo d'Alger*, qui pestait contre cette exclusivité car il avait une occasion unique d'un article sensationnel.

Enfin, un détachement provenant d'Oflag 4 D était venu après une marche de quelque 140 km renforcer l'occupation de la forteresse. Pour les derniers arrivants, il y avait peu de place, pas de lit, et l'entassement était assez pénible. Dans notre chambre, nous disposions, le soir, de 47 cm chacun sur un lit de paille... un peu juste, mais il n'y avait pas d'obèses, ni de gras, depuis longtemps.

L'accueil des anciens occupants avait été correct mais froid et le climat devenait rapidement peu cordial car les premiers disposaient de réserves importantes de vivres. Après la grande marche, les nouveaux venus avaient faim et devaient se contenter de la ration ordinaire. Nous étions évidemment très loin du régime des camps de déportés, mais la faim suggère de mauvaises idées. On entendait des théories nouvelles (mais vieilles comme le monde) sur le partage raisonnable des biens et sur l'égoïsme des nantis.

Un industriel du Nord de la France, bien connu, recueillait les recettes des spécialités culinaires en attendant mieux. Et à chaque distribution de soupe de blé décortiqué, on murmurait, on criait même que la louche des cuisiniers anglais plongeait dans la marmite à une profondeur variant suivant les nationalités. Il fallait faire quelque chose, et nous eûmes un officier délégué aux cuisines : le capitaine Lavoine, non pas choisi à cause de son nom, mais pour son énergique langage.

Cela valut à notre chambre une visite exceptionnelle ; le Viscount Laselles, neveu du roi, vint discuter avec le capitaine Lavoine et boire un dernier Nescafé, un jour assez singulier : un obus de char américain pénétra dans la chambre voisine et interrompit la discussion avec le Viscount Laselles.

Quelques années après, le roi George VI se rendant en Afrique du Sud, avait un secrétaire particulier, un certain Viscount Laselles, le même sans doute que nous avons connu,

La libération approchait, les communiqués de l'OKW et plus encore ceux reçus par les postes clandestins, nous renseignaient parfaitement.

Le 13 février 1945, nous eûmes une tragique impression du bombardement de Dresde, pourtant assez lointain : ciel illuminé et surtout souffle tellement puissant que notre porte de chambre s'ouvrait et battait fortement.

Dès le lendemain, nous apprîmes le bilan provisoire : 200 000 morts et parmi eux plusieurs prisonniers français. Ce bombardement d'une ville ouverte fut discuté et non approuvé par tous. D'autres que moi ont beaucoup écrit là-dessus.

Un dimanche matin, j'étais de service de guet sous une lucarne du toit et avec mes camarades, nous vîmes les premiers éléments américains... mais le drapeau français était déjà sur la plus haute tour. En prévision d'une erreur d'objectif, euphémisme des grands chefs, les doyens des détachements s'étaient réunis pour prendre certaines dispositions. On partagea les caves profondes de la forteresse, les plus sûres aux premiers occupants. Les murs étaient si épais qu'il fallait effacer toute jalousie. Puis on convint de signaler l'Oflag... Et c'est là qu'un problème diplomatique se posa, car le lieutenant-colonel allemand, commandant la forteresse, avait encore son mot à dire. Aucun drapeau d'une nation en guerre ne devait flotter sur un château gardé par les forces allemandes, pas de drapeau blanc et l'offre d'un officier polonais fut repoussée avec énergie. L'heure française était arrivée. Nous avions comme camarade le chef d'escadron de Minville qui, en 1938, avait serré la main d'Hitler ! Il faisait partie de l'équipe olympique d'équitation et je crois du cadre noir de Saumur. Il avait confectionné un drapeau tricolore et proposa de le hisser sur la tour. Après quelques minutes de réflexion, le lieutenant-colonel allemand accepta mais pour bien marquer sa décision, il ordonna à un sous-officier, stupéfait, de monter avec le commandant de Minville pour l'aider à placer le drapeau. Grâce à cet officier, qui n'en tirait aucun orgueil, un bombardement meurtrier fut évité.

Les Britanniques supportèrent le succès des Français et de leur drapeau, mais pour rétablir l'équilibre des prestiges, ils installèrent calmement un poste récepteur, avec antenne, dans la cour du château, sous nos yeux étonnés. Le capitaine-adjoint allemand ne réagit que faiblement. On murmura qu'il était au courant... et il vint lui aussi aux informations.

Nous observions pendant ce temps le régiment américain s'avancer en colonne de jeeps, se suivant, très imprudemment à notre avis, à quelques mètres.

Un faible détachement allemand défendait le pont de la Mulda. Après quelques coups de canon, deux ou trois morts... et une heure d'attente, un caporal américain arrivait dans l'avant-cour de la forteresse. Les gardiens s'apprêtaient à lui rendre les armes, mais il était surtout accueilli par des hurlements de joie.

Cependant, une consigne fut immédiatement donnée : en raison du nettoyage des alentours, il fut interdit de sortir.

La veille, les prisonniers avaient dormi dans les caves. Je ne pus résister à l'envie de dormir avec plus de 45 cm de litière.

Je remontai dans la chambre vide et fus rejoint par un camarade, très étonné d'avoir été précédé : c'était le capitaine Lavoine. Nous échangeâmes avant de nous assoupir quelques

propos sur l'attitude de certains camarades et sur l'action du groupe "Résistance" auquel il avait appartenu. Nous fûmes pour tous très indulgents..

Nous assistâmes de notre fenêtre du couloir à la reddition des gardiens. Il y eut une scène, qui fut jugée suivant les idées de chacun : un soldat allemand excité sortit du poste le portrait du Führer, le piétina devant tous ses camarades muets et lança des insultes... Était-ce courage ou lâcheté devant les vainqueurs ?

Entre temps, notre général doyen avait pris contact avec les libérateurs. Un *Te Deum* fut organisé. Croyants et incroyants étaient présents dans la chapelle du château, et les chants avaient à peine commencé lorsque une sorte de Tartarin 1945 entra, casque avec résille, chapelets de grenades, mitraillette : c'était le colonel commandant le régiment américain, originaire de la Louisiane. A la fin de la cérémonie, on se rassembla dans la cour, il nous fit un petit discours en français chantant de cette ancienne possession française. Si sa tenue nous laissait perplexe, que devait-il penser de la nôtre, qui datait de 1940, vraiment !

Il était très jeune» 35 ans environ, avec dans les yeux la malice d'un gamin. On le vit, deux jours plus tard, dans une rue de Cölditz, charger sa jeep de sabres sans valeur qui ornaient une quelconque salle d'armes... trophées quand même à ses yeux.

Un commando ramena un gros porc, réquisitionné. Les affamés se réjouirent, mais les cuisiniers britanniques firent bouillir cette viande trop fraîche et on nous distribua de gros morceaux de lard translucide, peu appétissants. On pensait au retour. Trois jours encore d'attente, avec une promenade dans la ville déserte. Des otages contre un mur, les mains en l'air, remplaçaient les gardiens de l'entrée. Il y avait eu un médecin américain tué par un civil. Enfin, nous reçûmes l'ordre de faire des bagages légers... c'était facile. Une colonne de camions devait nous emmener sur l'aérodrome de Kolèda.

Le chef de convoi se présenta : un jeune sous-lieutenant avec un foulard coloré, retenu par un anneau doré autour du cou, surnommé Jimmy, descendant d'indien. Ses chauffeurs noirs firent démarrer les camions comme s'ils transportaient des sacs de ciment. Sur la route bordée d'arbres nous évitâmes de justesse la décapitation, et les virages sur deux roues paraissaient un jeu familier. Cependant, au bout d'une heure de trajet, quelques officiers s'émurent car, grâce au soleil, il était facile de constater que nous allions droit vers l'Est... Il fallut longuement parlementer avec Jimmy, qui examinait une carte routière avec méfiance, ayant plus l'habitude de conduire les chevaux de sa tribu dans les grands espaces de l'Ouest que ses chauffeurs noirs sur les routes d'Allemagne. Finalement, un capitaine ayant vécu aux U.S.A. et de surcroît artilleur, arriva à démontrer à Jimmy que Kolèda n'était pas à l'Est, Il était plus que temps ! Nous passâmes une mauvaise nuit dans une usine détruite, tandis que les chauffeurs noirs se régalaient en buvant des bouteilles de schnaps. Vers 7 heures du matin, Jimmy, visiblement fatigué par les libations, faisait route vers l'Ouest. Nous arrivâmes sur l'aérodrome... Hélas, les avions étaient partis. Encore une nuit dans les baraquements. Les rations américaines sont excellentes et détraquent tous les estomacs. Les avions Dakotas reviennent enfin et nous nous envolons dans un ciel splendide en formation de guerre. Le Rhin paraît un petit ruisseau. Au-dessus du Bourget, la route des 60 avions de la formation commence un dégagement en feuilles mortes. Cela fit une petite sensation.

Nous étions depuis Kolèda séparés des Anglais qui, une fois de plus, nous avaient étonnés. Au milieu d'eux pique-niquait, avec une popote britannique, le capitaine allemand de Cölditz, adopté comme prisonnier d'honneur en raison des services rendus... Il fallait voir la tête de nos camarades. Quant aux prisonniers de marque, Polonais et aussi otages britanniques, américains, ils n'avaient pas connu les joies de la libération de la forteresse car le 12 avril, ils avaient été transportés à Eger, en Tchécoslovaquie, par cars spéciaux.

En moins de trois heures, nous subissions quand même un petit choc, de la forteresse au-dessus du Bourget nous atterrîmes sur la terre française avec les honneurs rendus sans conviction par un détachement de troupe qui, visiblement, était de corvée. Des camions nous firent traverser

Paris à l'accueil sympathique. A la gare d'Orsay, les formalités administratives furent rapides. Puis une halte dans un grand cinéma pour nous passer une série de films qui firent songer à nos camarades à une propagande récente et trop connue.

Ceux qui retrouvaient la France après cinq ans de captivité pensaient à tout autre chose qu'aux officiels de l'heure, fussent-ils glorieux, Un civil nous hébergea et le lendemain, je me rendis avec un camarade à l'hôtel *Continental* siège du PC du général KOELTZ, chargé des affaires allemandes (ce général avait commandé le corps d'armée d'Alger et surtout avait été le chef du 2^e Bureau français).

Dans l'ascenseur, un lieutenant-colonel fit une drôle de mine... C'était un lieutenant de notre camp qui avait été libéré dans des conditions très discutées. Il nous quitta dès le 1^{er} étage et nous comprîmes que certains savaient coudre les galons et se blanchir. Le chef de cabinet du général KOELTZ nous reçut cordialement. Nous assistâmes à une scène très pénible : une dirigeante de la Croix-Rouge venait demander une audience pour sauver son mari, libéré par les Américains, mais très malade. Le ministre, paraît-il, boudait, puisque le général de Gaulle avait quelques difficultés avec Eisenhower... Le chef du cabinet du général eut ce mot cruel : "Si les petits imitent les grands, ils les singent mal".

Enfin, le train nous emporta ; partout nous étions fêtés. A Montbrison, le président Faugère et ses camarades avaient bien fait les choses. Après tant d'années, je leur garde beaucoup de reconnaissance. Certains prisonniers allaient retrouver leur foyer détruit, mais tous devaient pleurer, de peine ou de joie, car lorsqu'une petite fille qui ne vous connaît pas vient au devant de vous et vous tend les bras la gorge se serre si fortement que je m'arrête pour en rêver, puisque comme disait Kipling, ceci est vraiment une autre histoire.

Voilà comment, en avril 1945, certains sont revenus de la forteresse de Cölditz...

André MASCLE